

EDITIONS DE CHAQUE JOUR

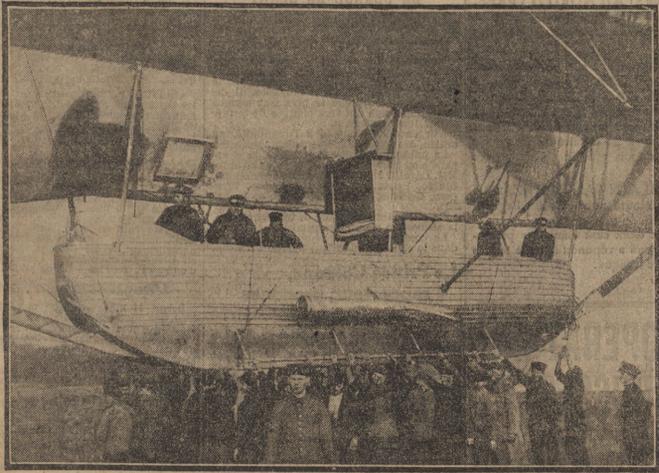
BORDEAUX, 8, rue de Cheverus, Téléphone

PARIS, 8, boulevard des Capucines, Téléphone

TARIF DES INSCRIPTIONS (CHRONIQUES)

PRIX DES ABONNEMENTS

LES PIRATES DE L'AIR



LA NACELLE CENTRALE D'UN ZEPPELIN DU DERNIER MODELE

LA CRISE PORTUGAISE

Le mouvement insurrectionnel qui a éclaté dans la matinée du 14 courant à Lisbonne et s'est terminé par la défection du gouvernement, n'est qu'un aspect de la lutte qui n'a cessé de se poursuivre avec une croissante ardeur entre les deux fractions du parti républicain qui se disputent le pouvoir depuis la fondation de la République.

Toutes ces combinaisons ayant montré par l'expérience qu'elles étaient également impuissantes à obtenir dans les Chambres une majorité gouvernementale, le président de Arriaga se vit contraint, il y a peu de mois, à constituer un ministère extra-parlementaire. Dans ce but, il fit appel au concours de son vieil ami, l'ancien républicain comme lui, le général Pimenta de Castro, à qui il donna des pouvoirs extraordinaires.

La crise, depuis lors, ne fit que prendre des proportions de plus en plus graves. Une opposition violente se forma, aux cris de : « A bas la dictature ! » qui répercuta à l'envi ses soubresauts et ses oratoires de réunions publiques. Elle s'accroissait encore quand le gouvernement eut prononcé la clôture du Parlement. Mais des élections nouvelles devaient avoir lieu le mois prochain. C'était le moyen de donner la parole au pays et de le rendre juge du conflit. Les radicaux, qui avaient pris la tête du mouvement d'opposition, ne consentirent pas à attendre le verdict des électeurs. Leur agitation devait aboutir aux lamentables événements du 14, que plusieurs centaines de victimes ont eues, morts ou blessés, avec leur sang.

Le Comité révolutionnaire qui l'a organisé compte parmi ses membres dirigeants le chef des radicaux, M. Alfonso Costa, ancien président du Conseil, et l'ex-ministre du Portugal à Paris, M. Chagas qui, lui aussi, a été président du Conseil. M. Chagas, quand il se démit de sa charge et qu'il quitta Paris, déclara très loyalement que c'était pour rentrer dans la politique active de son pays et combattre le « dictateur ». M. Chagas a tenu parole. Et ces jours derniers, il était à Oporto, où il dirigeait l'agitation et prenait sa responsabilité dans le soulèvement populaire qui avait éclaté dans cette ville, la deuxième de la République, en même temps et presque à la même heure qu'à Lisbonne. Malheureusement pour lui, il a été l'objet d'une agression criminelle de la part d'un député dévoué à la politique du général Pimenta de Castro, M. Freitas, qui a tiré sur lui plusieurs coups de revolver et l'a grièvement blessé au moment où il allait monter en wagon pour rentrer dans la capitale.

La marine, qui avait déjà pris une part prépondérante dans la journée historique d'octobre 1910, où succomba la dynastie des Bragança, en a pris une équivalente dans les événements d'hier. L'autorisation de cette lettre, mais non de vous dire d'elle part. Un autre que moi la jettera à la poubelle. C'est tout ce que je me permets de vous écrire.

LES PARE-BALLES DANGEREUX

Paris, 21 mai. — Parmi les inventions dues à l'industrie de la guerre figuraient de nombreux pare-balles. L'autorité militaire s'émoussa de danger que pouvaient présenter certains de ces appareils pour les soldats qui les auraient employés. Des expériences furent faites au fort de Vincennes sous la direction du commandant Molinier. Elles furent concluantes. Les appareils qui avaient été inventés et parés dangereux.

Le juge d'instruction que le parquet avait chargé d'enquête vient de remettre son dossier à l'autorité militaire. Cinq des industriels ayant fabriqué des pare-balles seront poursuivis.

La « Grand'Pitié »

La même « grand'pitié » sur ce pays perdu, Amputé de l'Alsace et de Metz en Lorraine. Doué de l'âme de Christ, des Saints et des Élus. Qu'un temps où tu nous fus bonne fée et marraine;

La même enlaine saigne aux arbres chevelus Sous le fer des Teutons, sous l'acier de leur haine... Nos bras seront plus froids, nos cœurs plus réels, Si tu nous apparais en la nuit éternelle.

Et, dominant le signal de notre délivrance, Tu descendras pour nous, Héronne de France, Ce que furent pour toi les Anges et les Saints!

ROSE REVELLARD, Sénateur de la Charente-Inférieure.

UN FUTUR HÉROS



UN « TOMMY » DE TROIS ANS

DEMAIN La « Petite Gironde » publiera un dessin INÉDIT de SEM

Lettre du Maroc

Meknès 3 mai. Une curieuse manifestation de loyalisme a eu lieu à Fez durant le séjour qu'y a fait le résident général. Les ulémas ont reçu le commandant en chef au seuil des sanctuaires de Moulay-Idriss et de Kerouine.

Le général Lyauté a assisté à la fête populaire et solennelle du sultan-Tolba, où les étudiants élisent le sultan. Toute la population s'efforçait de reconnaître le pouvoir de celui-ci pendant quinze jours. En présence du khalifat du sultan et de tous les notables, les Tolbas ont demandé à dire devant le résident général la « ta'fira », prière rituelle de l'Islam pour appeler la bénédiction divine sur la France et le succès de ses armes.

« Les compagnies du 2e étranger ont montré par leur tenue et leur défilé impeccable qu'elles étaient toujours la « Vieille Légion ».

« Les deux bataillons de tirailleurs algériens, malgré leur récente création, donnent déjà de belles espérances et ne tarderont pas à acquérir la valeur des anciens bataillons qui viennent de partir pour le front.

« Dans l'artillerie et la cavalerie, la présence dans le rang de nombreux réservistes a altéré en aucune façon la correction et le brio de la manœuvre, et batteries et escadrons se sont présentés de superbe façon.

« Les autres détachements présents à la revue ont également fait la meilleure impression.

« Bref, avec de telles troupes, le général en chef a l'assurance que pour dure que soit la besogne dans la région de Fez, elle sera faite et bien faite. Il exprime aux chefs et à la troupe toute sa satisfaction.

Une colonne vient d'effectuer une reconnaissance dans la région de Zehroun. Le général Henry, commandant général du Nord a adressé aux colonels commandant les subdivisions une note approuvant leur attitude sur les mesures qu'il convient de prendre à l'égard des territoriaux : 1. l'allègement du sac ; 2. le port des vêtements de toile ; 3. des haltes de cinq minutes toutes les demi-heures dans les contrées accidentées.

M. Lépine, ancien préfet de police, ancien député, chargé par le gouvernement de visiter les camps de prisonniers allemands, accompli actuellement sa mission au Maroc.

M. Lépine, qui est accompagné de deux délégués suisses, a visité d'abord les divers chantiers déchelonnés sur la route Casablanca-Rabat, puis les chantiers se trouvant sur la route Rabat-Fez. Lors de son arrivée dans la capitale chrétienne, l'ancien préfet de police y fut reçu par le général Lyauté.

De retour à Casablanca, M. Lépine est parti dans la direction de Marrakech, où il poursuit sa mission.

Les prisonniers allemands répartis sur tous les points du protectorat sont employés à des travaux de terrassement, à l'aménagement des pistes, à la construction des voies ferrées. Leur attitude est absolument calme. Ils n'ont pas lieu de se plaindre, d'ailleurs, car on fait preuve à leur égard d'une humanité dont ne bénéficient certainement pas les Français en captivité en Allemagne.

Nombre de prisonniers, au contact des territoriaux qui les gardent, commencent à parler français, tout à ceux qui possèdent un peu le français, ils en profitent pour se perfectionner dans la connaissance de notre langue.

Les travaux exécutés par les prisonniers sont rémunérés. Une allocation de 1 fr. 50 est prévue pour chaque prisonnier, mais sur cette somme, on retient 1 fr. 10 pour la nourriture et 25 centimes pour frais divers, il reste aux captifs 15 centimes avec lesquels ils peuvent acheter de la cendre du papier à lettre ou du tabac. Certains reçoivent des mandats de leurs familles.



Un avion de bombardement de la Droc de Fez



Un percepteur employé dans les tranchées de première ligne

L'Hartmannswellerkopf est un Vaste Tombeau

Geneve, 20 mai. — Un officier qui a pris part aux dernières actions de l'Hartmannswellerkopf rapporte : « Aujourd'hui, le vieux Armand est un vaste tombeau. Il est très difficile d'y tenir à cause de l'odeur qui se dégage de l'imense charnier du sommet. Des milliers de cadavres sont étendus sur le sol, défilés par la mitraille, ils pourrissent à l'air sans sépulture. L'autorité de l'ennemi se refuse à faire inhumer les morts. On ne peut aller que par le chemin de la mort, la mort inévitable sous un feu infernal de mitrailleuses, car il faut bien penser que les Allemands, en se retirant du sommet, n'en sont cependant éloignés que de 300 mètres.

« Si nous avons pu débarrasser d'ennemi le point culminant de l'Hartmannswellerkopf, nous n'avons pas voulu nous installer d'une façon définitive.

« Je ne puis pas en ce moment du danger des balles ennemies. Ce qui est à craindre, c'est la putréfaction des cadavres. Il se dégage de ce charnier, surtout par les jours de clair soleil, une odeur qui vous prend à la gorge et vous étouffe. Tout votre être est empesté. Il faut alors dans ces moments reculer, se mettre à l'abri, retrouver un autre air pour pouvoir respirer. Les Allemands souffrent moins de cet état de chose, car ils sont plus éloignés du sommet que nous.

« Vous avez donc maintenant l'explication de l'insistance que mettent les Allemands à dire que nous ne possédons pas le sommet de l'Hartmannswellerkopf. Ils jouent simplement sur les mots, car nous avons en notre possession toute la crête, qui est organisée fortement et prête à résister à un coup de main. Nos adversaires sont, eux, au contraire, sur la défensive. Les positions qu'ils occupent encore dans cette région sont de celles que l'on peut conserver un certain temps, mais qu'il faut lâcher sous un effort continu. Notre artillerie se chargera d'ailleurs de faire le nécessaire, car nos canons sont merveilleux, leur feu est terrible, ils font de larges brèches dans les rangs ennemis, de telle sorte que les hommes, serrés les uns contre les autres au moment de l'attaque de nos positions du vieux Armand, ne tombent pas ; ils restent appuyés dans des poses indescriptibles.

Lettres Parisiennes

Paris, 19 mai. L'industrie hôtelière française, qui a tant souffert de la concurrence allemande, se décide enfin à se mettre en état de défense. Un appel, une sorte de manifeste adressé aux Français va résumer une question d'intérêt national.

« On a peine à s'expliquer qu'il ait fallu attendre jusqu'à l'an 1915 pour entendre la lettre contre l'invasion étrangère commencée en pleine paix.

« Le problème à résoudre est double : il s'agit d'attirer au Français cette clientèle jusque qu'ils ont tort d'aller chercher au delà de nos frontières ce qu'ils peuvent trouver dans leur propre pays, et aussi de mettre à leur disposition des hôteleries dignes d'eux.

« En ce qui concerne les beautés du sol de notre France, il serait superflu d'insister. La Côte d'Azur, la Côte d'Argent, la Côte d'Emeraude, les Pyrénées, le Dauphiné, la Savoie, la Touraine, d'incomparables stations thermales, des zones d'excursions vraiment merveilleuses solliciteront élogieusement les touristes quand les hôteliers français, ayant pris pleine conscience de leurs services, les auront remplis sans faiblesse.

« C'est par snobisme qu'avant la guerre tant de Français allaient de préférence à l'étranger, mais c'est un peu aussi parce que les bons hôtels étaient rares en France. A l'effrit des affaires lucratives, les Austro-Allemands, l'ayant reconstruit, créèrent chez nous à grands frais les odieux « palaces » dans lesquels le voyageur, vigoureusement étreint, était soumis à un régime alimentaire scandaleux.

« Quoique à leur l'inspiration peu écossaise de ces établissements boches en a gardé un fâcheux souvenir. Des domestiques à la face hostile et servaient avec arrogance des aliments inavouables. Ils servaient à présent sous les drapeaux ennemis, ainsi que leurs patrons, qui continuent à nous fluster, bien que sous une autre forme.

« Il faudra que nos hôteliers en reviennent aux vieilles traditions françaises d'aimable accueil et de savoureuse cuisine. Cette dernière, il faut le dire, est devenue rare dans les hôtels d'un pays de gourmets.

« Il n'y a point de raison valable pour qu'il continue à en être ainsi.

« Quant aux employés d'hôtels qui, chez nous, étaient étrangers dans la proportion de 50 %, il s'agit de les remplacer par des Français ; assez de Fritz, de Karl et de Franz !

« Nos soldats ont dû en abattre un certain nombre, mais il en restera des quantités. Qu'il soit bien entendu que nous ne voulons plus les revoir. Les hôteliers qui viennent de prendre part au Congrès professionnel ont examiné la question de savoir si l'on ne pourrait pas faire appel aux Kabyles, qui sont propres, polis et parfaitement éduqués. Pourquoi ne pas recourir aussi aux services des Malgaches, des Annamites, des Nègres ? Ces derniers sont recherchés dans les hôtels des Etats-Unis.

« Quand les hôtels français auront été reconstitués à la française, après la fin de la guerre, il s'agira de faire entendre à nos compatriotes que leur pays leur offre, à moindres frais, ce qu'ils allaient jusqu'à présent chercher à l'étranger.

« Nos hôteliers ont eu fort à souffrir de la guerre ; quelques-uns d'entre eux ont grand peine à réparer leurs pertes ; ils font partie des innombrables blessés de l'arrière. Ils ne doivent pas perdre courage. Déjà, ils ont manifesté leur volonté de réagir et de se préparer à la défense professionnelle, sans même attendre le rétablissement de la paix. Le concours du groupe parlementaire du tourisme leur est acquis.

« Ils ont compris, et cela est fort remarquable, que l'appel qu'ils vont adresser au public, sous la forme d'une brochure tirée à trois cent mille exemplaires, aura le caractère d'une exhortation générale, et point du tout celui d'une réclamation régionale, qui sera faite ultérieurement, soit selon la vieille tradition, soit dans une forme renouvelée.

« Ce mouvement sera singulièrement favorisé par la répugnance que je me plais à considérer comme invincible de nos compatriotes pour les villégiatures allemandes et autrichiennes.

« Après la mémorable leçon de la guerre, il faudra que le patriotisme français s'affirme en toutes choses et avec esprit de suite, le genre d'esprit qui nous manque le plus.

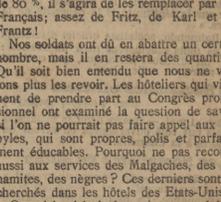
« Après la précédente invasion allemande, on se permit de ne plus tolérer dans notre industrie et dans nos maisons de commerce les produits allemands.

« Hélas ! à partir de 1873, ces indésirables commencèrent à réparer timidement d'abord, et deux ans après ils pullulaient parmi nous et pratiquaient l'espionnage intensif.

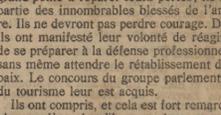
« Souvenons-nous ! Albert ROBERT.

LES NEUTRES SE MOQUENT DES BOCHES

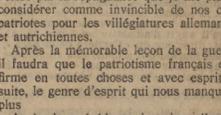
DE VICTORIA EN VICTORIA



LEMBURG



MARB



AINSB



Cette caricature représente l'armée austro-allemande après les prétendues victoires remportées, d'après l'agence Wolff, sur tous les champs de bataille de l'Europe. (L'Esquella de la Torratxa, Espagne).

LA VÉRITÉ sur le « Secret de Mazurie »

On se souvient, dit la « Gazette de Langsam », qu'après la première grande bataille des lacs de Mazurie, des récits répandus par la presse entière et confirmés par les rapports officiels allemands furent copiés en Allemagne, annoncèrent que les soldats russes étaient noyés par dizaines dans les lacs de Mazurie.

Un professeur allemand, le docteur Buch, s'est livré à une enquête à ce sujet. Il a publié les résultats dans la « Schlesische Zeitung ». Il arrive à la conclusion que tous les récits de noyades en masses de soldats russes « sont de pure invention ».

C'est ainsi, tout d'abord, qu'il n'existe même pas dans la région de Tannenbergh, qui donna son nom à la bataille, des marais importants. Ceux-ci, du plus, sont toujours à sec jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Le délégué du gouvernement pour la pêche dans les lacs de Mazurie a déclaré qu'il est difficile de se noyer dans les étangs de la zone de Tannenbergh.

Le conseiller de l'arrondissement de Neidenburg déclara que c'est bien sa circonscription qui fut le centre de la bataille. Il est en mesure d'affirmer que toutes les nouvelles allemandes de noyades ne sont qu'un conte.

« Charmante. Quelles ne soient pas trop malheureuses, c'est tout ce que je désire. Laissons les autres se débrouiller.

« Elle tourna le dos au capitaine en se dirigeant à grands pas vers le potager, et presque aussitôt elle revint en disant : — Tenez, vous allez avoir une visite. Devez-vous de qui ? — M. de Bures ? — Lui-même. Il est au bout de l'allée des Moines, à l'issue du bois. — Tu es sûre ? — J'ai des boutons, et si je ne l'ai pas très bien vu, car il y a un bout de chemin, j'ai reconnu son cheval jaune. Vous allez pouvoir vous expliquer tous deux. Je ne serais pas fâchée de savoir ce que vous direz.

« Rien ne l'empêche de rester avec moi, n'est-ce pas de la maison et presque de la famille ? — Non, fille, touchée du ton dont le capitaine avait prononcé ces paroles, je vais dans ma cuisine... Je ne veux pas vous gêner, capitaine. Si vous avez besoin de moi, vous appellerez. — Bon. Le vieillard demeura affalé sur son banc, son chapeau de jonc enfoncé sur sa tête jusque aux yeux, sa béquille entre ses jambes et ses bras appuyés dessus. (A suivre.)

FEUILLETON DE LA « PETITE GIRONDE » DU 22 MAI 1915

L'ÉTRANGER.

Par Charles MÉROUVEL

Le Mariage de Jean Bures

PREMIERE PARTIE

En Sologno

Dites à Michelle que je ne l'oublie pas et que je regrette l'Aubière avec cette pauvre chambre où je me plaisais tant.

Moi, je ne suis plus digne de lui ! Il trouvera aisément une femme qui lui donnera le bonheur et me fera oublier.

« Vous voilà content ? — Pas trop. — C'est bien votre mère qui vous a écrit ?

« Hélice. — Le capitaine demeure stupéfait. Cette lettre ne lui apportait qu'une faible lumière. — Pourquoi son Hélice n'était-elle pas libre ? Ou pouvait-on la remettre prisonnière ? Qui donc osait s'arroger le droit d'attenter à sa liberté ?

« Elle examinait l'enveloppe de la lettre. Elle portait le timbre de Paris. Paris est grand et on y aurait pu chercher une jeune fille pendant des mois entiers sans découvrir sa retraite. D'ailleurs, son instinct lui disait que ce n'était pas à lui qu'avait dû l'entraîner.

« Tout restait donc pour lui presque aussi obscur qu'au départ. Et pourtant la lettre d'Hélice avait mis un peu de bannière dans son âme. Elle était en sursis. C'était déjà un grand point. Léoline Redon ne lui avait donc pas menti.

« Il respira, largement abreuvé de grands verres de piquette, sortait de la maison en disant galement au vieillard : — Salut, capitaine. — Rien de neuf, facteur ? — Rien, capitaine ; à la revue. — Il s'en alla en prenant à travers champs, gaillard et reconforté. La Rivauda disait à son maître ; — Expliquez-moi... Tu sais des choses...

« Non, mais j'en ai vu qui m'ont donné à penser. — Léoline ? — Est une brave et bonne fille. Pour votre Jean, ne le regrettez pas trop. Ce n'était pas l'affaire de notre dernière. La pauvre fille ne l'épousait d'ailleurs que pour vous faire plaisir... par obéissance.

« Elle le fit dit ? — J'ai des yeux qui me suffisent... — Il y eut un moment de silence. Le capitaine s'irritait de son impuissance à faire parler cette fille qui devait tout savoir et qui ne lui disait rien.

« Si tu me caches la vérité, dit-il, prends garde, nous nous fâcherons. Elle haussa les épaules. Ses dents étaient belles et son rire entrainant. Toute rustaude qu'elle parût, elle était encore en état de plaisir à un vieux militaire échoué au fond d'une campagne. Si elle avait les mains rouges, ses bras de rouille étaient d'une blancheur de lait.

« Les savants affirment qu'aucune femme n'est parfaite, sous le ciel, d'un bout à l'autre. Ont-ils raison ? J'en veux douter pour l'honneur des dames. La Rivauda avait des qualités qui plaçaient pour elle. Le capitaine se radoucit.

« Si tu voulais, reprit-il, d'un ton de prière, tu m'épargnerais bien des soucis. — Toujours vos idées, dit-elle. Pour sûr que j'ai des idées, comme vous, comme d'autres, mais pas de certitude. Je pense que la jeune Desbordes n'est pas étranger à l'affaire, bien que personne ne l'ait vu dans le pays le jour de la noce. Seulement, avec les sacres machines que les Richards ont aujourd'hui, on arrive à l'improvvisé, on file de même. Ni vu ni connu. C'est peut-être ce qui s'est fait. — Tu es mieux avec Fayot ? — Un camarade d'enfance, mais Fayot ne parlera pas plus que les autres. Il affirme qu'un château on ne sait rien de plus que nous... D'ailleurs, il connaîtrait l'affaire de bout en bout qu'il ne nous en apprendrait pas davantage... Les Desbordes sont bons au pauvre monde et ceux qui les servent craignent trop de perdre leurs places pour conter leurs secrets. Je ne suis donc pas plus avancée que vous. Tout ce que je peux vous dire, c'est que le jeune monsieur est venu rôder plus d'une fois autour de l'Aubière et ce n'était pas pour mes beaux yeux, mais pour ceux d'une autre que je n'ai pas besoin de vous nommer. Elle le recevait mal. On aurait dit qu'il l'effrayait et pourtant il n'est pas de ceux qui sont pour déplaire. Que voulez-vous de plus ? J'étais occupée à ma cuisine et je n'avais pas le temps de monter la garde autour de la maison. Elle ajouta avec vivacité : — Enfin, je n'ai rien de caché pour vous. Les Desbordes ne me plaisent pas. Hélice mariée, nous n'aurions plus été maîtres chez nous. Je connais plus de maîtres que vous. Moi je n'aime que nos deux demoiselles. Hélice et sa cousine, qui est

DERNIERE EDITION

CHEZ LES NEUTRES

LA POLITIQUE ET LE DROIT

Chaleureuses Manifestations interventionnistes

La Joie de la Presse française

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

La Rupture

Impressions de Députés

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

L'Action navale

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

La Rupture

Impressions de Députés

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

L'Action navale

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

La Rupture

Impressions de Députés

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

L'Action navale

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

La Rupture

Impressions de Députés

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

L'Action navale

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

La Rupture

Impressions de Députés

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

L'Action navale

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

La Rupture

Impressions de Députés

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

L'Action navale

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

La Rupture

Impressions de Députés

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

L'Action navale

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

La Rupture

Impressions de Députés

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

L'Action navale

Comment l'Italie dénonça la Triple Alliance

La Rupture

Impressions de Députés

COMMUNIQUES OFFICIELS

Du 21 Mai (15 h.)

AU NORD D'YPRES, A L'EST DU CANAL DE L'YSER, l'ennemi a prononcé au début de la nuit dernière une attaque contre nos tranchées. Il a réussi d'abord à y prendre pied, mais une contre-attaque immédiate l'a complètement refoulé et a gagné du terrain au-delà de nos positions initiales. Nous avons fait cent vingt prisonniers.

Plus au sud, les troupes britanniques ont réalisé quelques progrès AU NORD DE LA BASSÉE.

A NOTRE-DAME-DE-LORETTE et SUR LE FRONT SOUCHEZ-NEUVILLE-SAINT-WAAST, combat d'artillerie pendant toute la nuit.

SUR LE RESTE DU FRONT, rien n'a été signalé.

Du 21 Mai (23 h.)

Les rapports complémentaires soulignent l'importance de l'échec subi par les Allemands au cours de leur attaque de la nuit du 21. AU NORD D'YPRES, le nombre des prisonniers faits par nous atteint cinquante. Nous avons pris plusieurs lance-bombes. Plus de cinq cents cadavres allemands ont été comptés sur le terrain.

Le temps étant devenu meilleur, nos troupes ont prononcé sur les pentes sud de NOTRE-DAME-DE-LORETTE une attaque qui a donné de brillants résultats. Elles se sont emparées des ouvrages allemands dits « la Blanche Voie », situés sur le seul des cinq contreforts sud du massif de Lorette que l'ennemi tient encore partiellement. Sur ce point les Allemands, par leurs mitrailleuses, gênent encore partiellement. Sur ce point les Allemands, par leurs mitrailleuses, gênent encore partiellement.

Notre action, tant sur le plateau qu'à l'ouest de Souchez. La totalité du massif de Lorette et de ses contreforts, défendus par l'ennemi depuis plus de six mois avec une extrême âpreté, est ainsi en notre pouvoir.

Nous avons conquis, d'autre part, la partie d'ABLAN-SAIN-NAZAIRE qui reliait les positions de « la Blanche Voie » à l'extrémité nord-est du village où les Allemands sont encore.

Au cours de cette action, nous avons fait plus de deux cent cinquante prisonniers, dont plusieurs officiers, et pris un canon. L'ennemi a répondu à notre succès par un très violent bombardement, mais n'a pas contre-attaqué.

Journal calme sur le reste du front.

DÉPÊCHES DE LA NUIT

ITALIE ET L'EUROPE

Un Vote enthousiaste au Sénat

Les Populations italiennes terrifiées

L'Allemagne et la Dénonciation de la Triple Alliance

Près d'un demi-million d'Italiens sont rentrés

L'impression en Suisse

Le Prince Colonna, rapporteur, prononce des Paroles de Guerre

Les OPERATEURS RUSSES

L'ACTION contre la Turquie

Bombardement incessant

Adalia et Phenicia bombardées

Le Tir du « Queen-Elizabeth »

Les Forces turques

Prisonniers turcs

UNE GRANDE BATAILLE SUR LE SAN

Un Evénement sensationnel

La Kronprinzessin Cécile quitterait le Kronprinz

Le Kaiser aurait échappé à un Obus

Marche en avant des Troupes serbes

Le Canada envoie toujours des Troupes

Ils cherchent du Blé

En Alsace

Quantité de Blessés Allemands

En Portugal

La Guerre de Pirates

Une Note officielle

Les Frontières

Le Départ du Prince de Bilibou

Sur la Frontière

Une Note officielle

Les Frontières

Le Départ du Prince de Bilibou

Sur la Frontière

Une Note officielle

Les Frontières

Le Départ du Prince de Bilibou

Sur la Frontière

Une Note officielle

Les Frontières

Le Départ du Prince de Bilibou

Sur la Frontière

Une Note officielle

Les Frontières

Le Départ du Prince de Bilibou

Sur la Frontière

Une Note officielle

Les Frontières

CHALUTIER ANGLAIS TORPILLE

CHALUTIER ANGLAIS TORPILLE

CHALUTIER ANGLAIS TORPILLE

CHALUTIER ANGLAIS TORPILLE



